

La fille de Staline en Suisse

Le manuscrit de Svetlana Allilouyeva, la fille de Staline (4/7)

Lorsqu'il rencontre la fille de Staline en Suisse, Emmanuel d'Astier de la Vigerie veut la dissuader de chercher refuge aux Etats-Unis.

Peut-être s'intéresse-t-il aussi au manuscrit biographique qu'elle emporte dans sa fuite en Occident. Mais les Américains sont sur le coup, les Soviétiques en embuscade, et les Suisses embarrassés par cette affaire qui se déroule sur leur territoire.



PAR JEAN-CHRISTOPHE EMMENEGGER

— 03.12.2015

Entre le 15 et le 18 avril 1967, l'ancien résistant et écrivain Emmanuel d'Astier de la Vigerie rencontre la fille de Staline dans la demeure de la famille Blancpain, près de Fribourg (Suisse). Il peut compter sur sa nièce, Bertrande Blancpain, et le mari de celle-ci, pour lui arranger ces entrevues, en accord avec les autorités suisses (*lire notre précédent chapitre Svetlana Allilouyeva et Emmanuel d'Astier chez les Blancpain* (<http://www.sept.info/?p=31282>))

Si le Français éprouve une profonde amitié pour Svetlana Allilouyeva, il provoque aussi ces retrouvailles pour une autre raison: il veut la dissuader de se rendre aux Etats-Unis. Car il se méfie d'une exploitation politique de son cas et croit que ce pays ne conviendrait pas à sa personnalité. Or les renseignements américains le soupçonnent d'avoir d'autres motivations. Ils en font part aux autorités suisses.

D'après eux, d'Astier souhaiterait mettre la main sur le manuscrit autobiographique que Svetlana Allilouyeva a rédigé en 1963 à Moscou et emporté dans sa fuite vers l'Occident. Il contient ses souvenirs de jeunesse. La biographie familiale. Pour elle, il ne s'agit que d'une confession littéraire, mais ce document de 80'000 mots suscite des convoitises politiques de part et d'autre du Rideau de fer.

Sans conteste, le manuscrit représente aussi une grosse opportunité commerciale pour l'éditeur qui en acquerrait les droits en Occident. Imaginez: la fille de Staline, parfaitement inconnue à l'Ouest, dévoilant sa vie de famille avec un tel dictateur! «Je ne puis écrire sur ce que je ne connais pas et n'ai pas vu de mes propres yeux», confie Svetlana dans ce texte. Il ne lui avait fallu que trente-cinq jours pour l'écrire, dans le petit village de Joukovka, près de Moscou, indique-t-elle dans sa préface à l'édition qui paraîtra en anglais sous le titre *Twenty letters to a friend* (en français *Vingt lettres à un ami*), le 2 octobre 1967.

«Je leur parlai de mon manuscrit,
que j'espérais pouvoir publier à
l'étranger.»

Svetlana avait donné quelques copies à des «amis littéraires» et avait confié l'original à l'ambassadeur d'Inde en URSS en lui demandant de le conserver chez lui, à Delhi. Fin 1966, elle obtient la permission du gouvernement soviétique de se rendre en Inde (*lire notre premier chapitre C'était du James Bond* (<http://www.sept.info/svetlana-allilouyeva-cornelio-sommaruga-suisse/>)). Elle récupère alors son manuscrit et le garde constamment sur elle.

Lorsqu'elle se rend à l'ambassade américaine à Delhi, le 6 mars 1967, avec l'intention de fuir l'URSS, le précieux document se trouve dans sa valise. Elle racontera plus tard l'avoir laissé quelques instants entre les mains d'un employé de l'ambassade. Ce dernier l'aurait vraisemblablement photocopié et transmis à Washington. D'une façon ou d'une autre, le texte arriva aux Etats-Unis un mois avant son auteur.

Dans son autobiographie *Une seule année*, parue en 1971 aux Editions Albin Michel, Svetlana Allilouyeva raconte la scène: «Je leur parlai [...] de mon manuscrit, que j'espérais pouvoir publier à l'étranger. Je répétais plusieurs fois que j'allais le faire sans faute, quelles que soient les circonstances. J'ai tout de suite dit que ce manuscrit était l'histoire de ma famille et non un document politique. On me demanda de le montrer et on l'emporta dans une autre pièce.

D'après Martha Schad, la biographe de Svetlana Allilouyeva (*La fille de Staline, Du Kremlin à New York*, 2006), «six copies furent mises en circulation, consultables par tous les membres du Département d'Etat qui lisaient le russe». Le 10 mars 1967, le secrétaire d'Etat américain Dean Rusk en confie la lecture au diplomate Georges F. Kennan, grand connaisseur de la Russie soviétique, auteur de la fameuse thèse du

containment ou «endiguement», cette stratégie de politique étrangère adoptée par les Etats-Unis après-guerre qui visait à stopper l'extension de la zone d'influence soviétique au-delà de ses limites atteintes en 1947 et à contrer les Etats susceptibles d'adopter le communisme.

Il avait servi comme jeune agent à Moscou sous la présidence de Franklin D. Roosevelt, puis comme ambassadeur à Moscou jusqu'à la mort de Staline.

**«Astier de la Vigerie pourrait
essayer de s'arroger les droits
d'édition.»**

Emmanuel d'Astier entre en scène le 15 mars 1967. Dans l'émission télévisée *Le Quart d'heure* (<http://www.ina.fr/video/I11182201/>), qu'il produit lui-même, il dévoile ses liens avec «Svetlana Staline». Sans étalage ni indiscretion, il évoque une amitié sincère pour cette femme qui subit à présent un destin tragique mais ne parle pas du manuscrit.

Le 18 mars, Svetlana reçoit par l'entremise des autorités helvétiques une lettre dans laquelle Emmanuel d'Astier déclare vouloir la rencontrer.

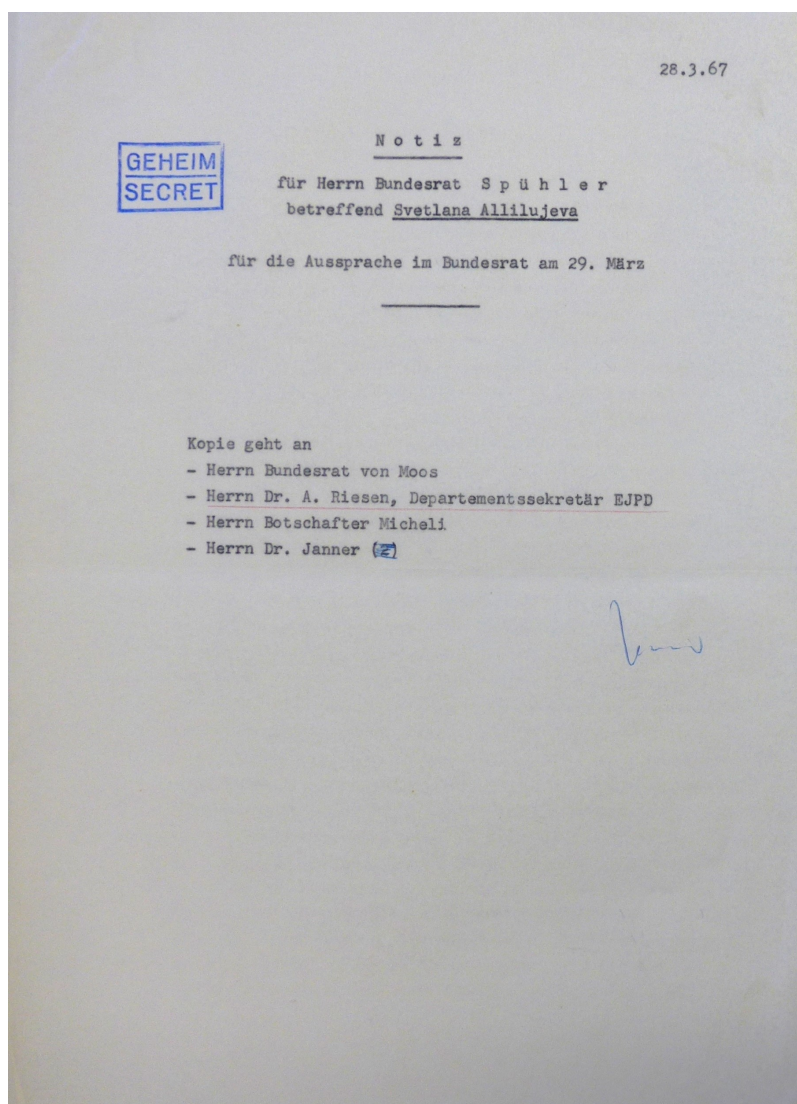
Trois jours plus tard, Herman T. Skofield, conseiller politique de l'ambassade américaine à Berne, est chargé par le Département d'Etat de mettre en garde le gouvernement suisse sur le fait qu'Emmanuel d'Astier de la Vigerie pourrait essayer de s'arroger les droits d'édition de son manuscrit. «Cela ne plairait évidemment pas aux Américains», commente le fonctionnaire fédéral Antonino Janner dans son [rapport sur le séjour de Svetlana Allilouyeva en Suisse](http://db.dodis.ch/document/33320) (<http://db.dodis.ch/document/33320>).

Pour éviter que d'Astier ne s'empare du document, à tort ou à raison, les Américains s'emploient sans relâche à acquérir ses droits d'édition. Ils semblent accélérer leurs démarches, car, initialement, un accord secret passé entre le gouvernement suisse et les officiels américains, prévoit que Svetlana pourra rester un maximum de trois mois en Suisse. Les Américains se sont engagés à trouver une solution dans ce délai.

Or Georges F. Kennan est envoyé très rapidement en mission secrète en Suisse, du 22 au 27 mars 1967. Le choix de ce retraité de l'administration américaine n'est pas anodin: en employant Kennan comme négociateur, le Département d'Etat pourra toujours affirmer qu'aucun fonctionnaire américain n'est impliqué dans cette affaire, puisqu'il est un diplomate à la

retraite, donnant des cours à l'Université de Princeton...

En réalité, l'affaire demeure sous le contrôle étroit de l'establishment américain. Le fonctionnaire suisse Antonino Janner le confirme en deux endroits: «George F. Kennan ne travaille plus au service diplomatique aujourd'hui, mais entretient des liens très étroits avec le Département d'Etat» (Rapport sur le séjour de Svetlana Alliluyeva en Suisse (<http://db.dodis.ch/document/33320>)). Et: «Le prof. Kennan a persuadé Svetlana – selon nous à bon escient – qu'elle a besoin d'un avocat comme conseiller et intermédiaire. Il a recommandé un cabinet d'avocats de tout premier plan, établi de longue date à New York, dont le chef (M. Greenbaum) est un vieil ami de Kennan et membre également de la direction de l'Université de Princeton» (Note secrète adressée par Antonino Janner le 28.3.1967 à son supérieur le conseiller fédéral Willy Spühler (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/dodis-33322.pdf>)).



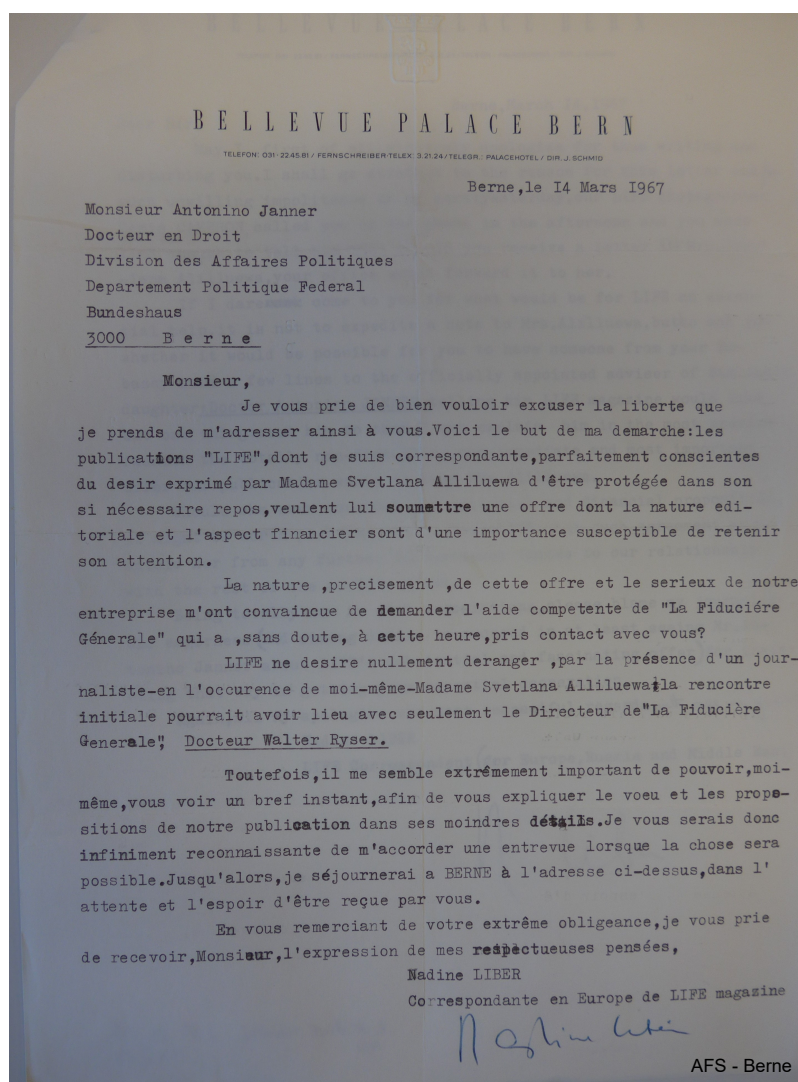
(<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/dodis-33322.pdf>)

AFS Berne

Note secrète adressée par Antonino Janner le 28.3.1967 au conseiller fédéral Spühler (première page).

Mais Kennan s'assure de garder la maîtrise totale du processus en s'octroyant les services de ce vieil ami qui dirige le cabinet d'avocats Greenbaum, Wolff & Ernst à New York. De plus, la traductrice chargée de rédiger un résumé en anglais du manuscrit de Svetlana Allilouyeva, destiné aux éditeurs non-russophones, s'appelle Priscilla Johnson-McMillan. D'après des documents d'archives déclassifiés aux Etats-Unis en 1993, cette dernière était probablement une informaticienne de la CIA (<http://www.jfk-info.com/pjm-cia.htm>).

Au moins Svetlana Allilouyeva a-t-elle le sentiment d'avoir son mot à dire. Les archives révèlent que de nombreux éditeurs, certains prestigieux et d'autres moins connus, lui ont fait des propositions pour éditer ses mémoires, en livre ou en série: les magazines *Life* et *Stern*, par exemple, lui en offrent 500'000 dollars.



La correspondante du magazine «Life» en Europe est chargée de faire une offre pour la publication des mémoires de Svetlana Allilouyeva.

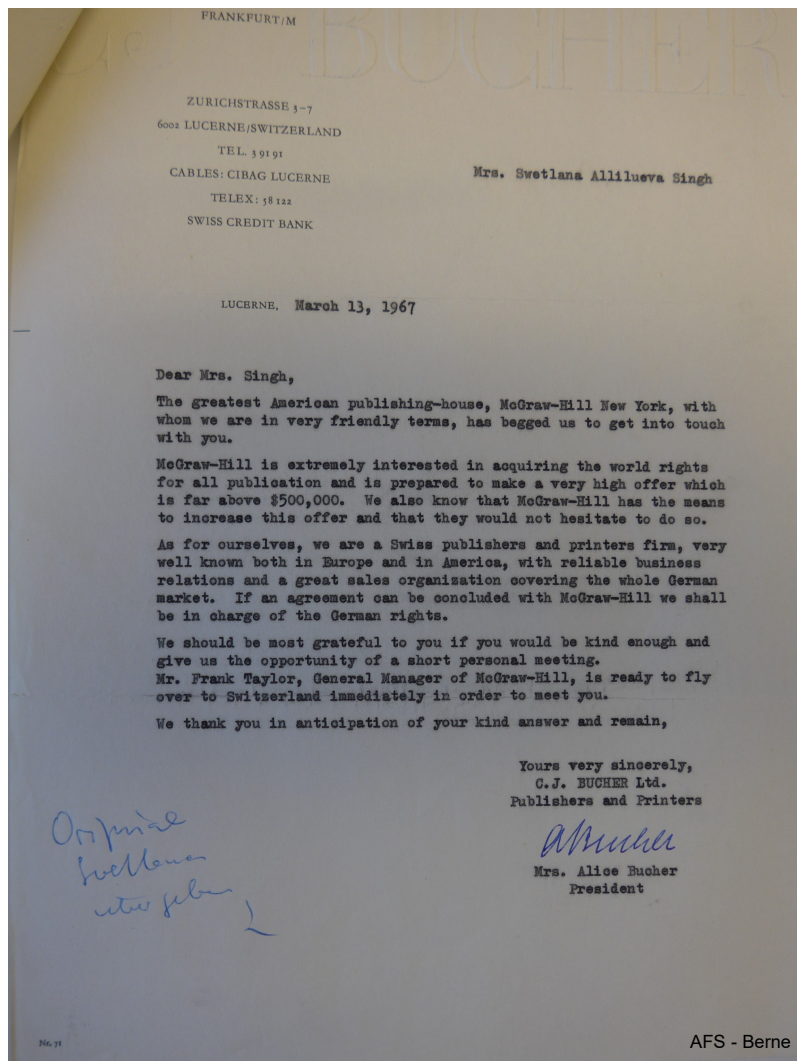
En France, l'agence de presse Opera Mundi se hâte de manifester son intérêt par télégramme pour la «rédaction et diffusion mondiale des mémoires de Svetlana», en garantissant «une somme élevée à faire valoir sur la moitié des recettes».

Telegramm Télégramme Telegramma					
von / de / da		No	Wörter M...	Aufgegeben den Consigné le Consegnato il	Stunde Heure Ora
5568 PARIS 518464 89		14	1103	=	
Erhalten / Reçu / Ricevuto			Befördert / Transmis / Trasmesso		
Stunde/Heure/Ora	Name / Nom / Nome	nach / à / a	Stunde/Heure/Ora	Name / Nom / Nome	No
26580 TL	PARIS B.F.	11	30		2 827
DR JANNER SECTION AFFAIRES					
EUROPE EST DEPARTEMENT POLITIQUE					
FEDERALE BERNE = Bundeshaus West					
NOTRE AGENCE DE PRESS FRANCAISE A RAMIFICATIONS					
INTERNATIONALES OPERA MUNDI 100 AVENUE RAYMOND POINCARE PARIS					
AYANT DIFFUSE NOMBREUX MEMOIRES PERSONNALITES CELEBRES EST TRES					
INTERESSEE REDACTION ET DIFFUSION MONDIALE MEMOIRES SVETLANA					
STALINE DANS PRESSE ET EN LIVRES STOP SOMMES PRES GARANTIR					
PTT 740.14 IV. 65 40 000 AS 965 Auf Wunsch werden die Telegramme zutelephoniert Sur demande, les télégrammes sont téléphonés A richiesta, i telegrammi sono telefonati					

Telegramm Télégramme Telegramma					
von / de / da		No	Wörter Mots Parole	Aufgegeben den Consigné le Consegnato il	Stunde Heure Ora
Erhalten / Reçu / Ricevuto			Befördert / Transmis / Trasmesso		
von / de / da	Stunde/Heure/Ora	Name / Nom / Nome	nach / à / a	Stunde/Heure/Ora	Name / Nom / Nome
SOMME ELEVEE A VALOIR SUR MOITIE RECETTE ET A NOUS RENDRE					
EN SUISSE POUR DISCUTER PLAN OUVRAGE AIDE REDACTIONNELLE ET					
CONDITIONS CONTRAT STOP VOUS PRIONS BIEN VOULOIR TRANSMETTRE					
ET VOUS REMERCIONS VIVEMENT STOP ADRESSE TELEGRAPHIQUE					
PERAMUNDI PARIS = CHARLES RONSAC =					
Solen Roddele-Singler Nurejan					
PTT 740.14 IV. 65 40 000 AS 965 Auf Wunsch werden die Telegramme zutelephoniert Sur demande, les télégrammes sont téléphonés A richiesta, i telegrammi sono telefonati					

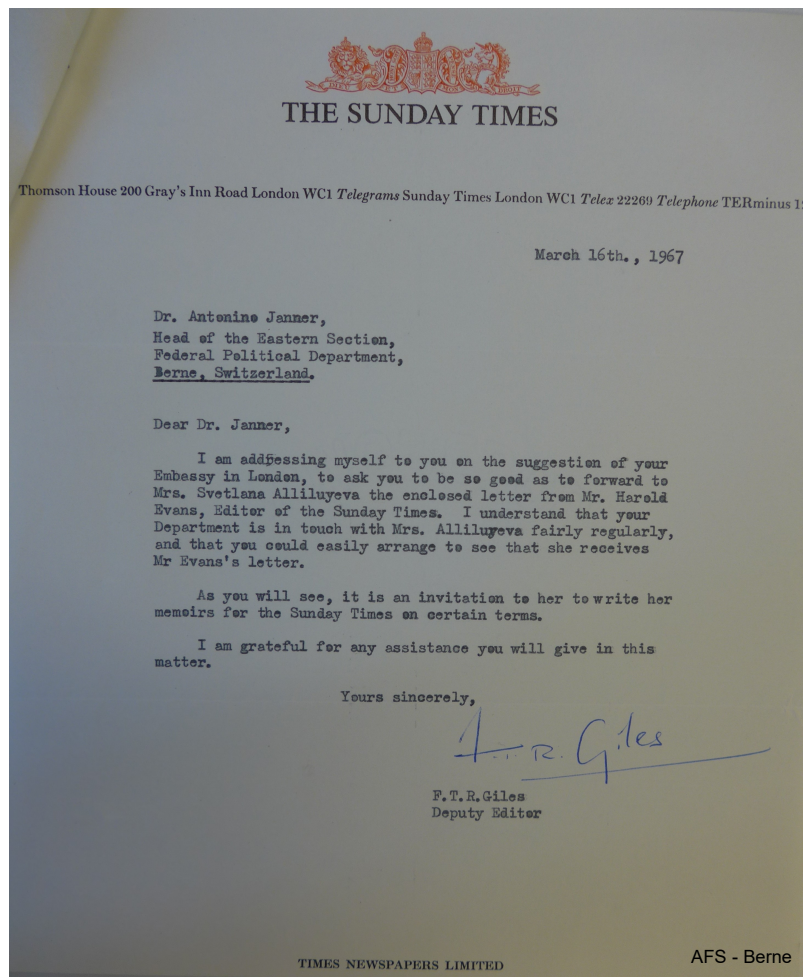
L'agence de presse Opera Mundi (Paris) souhaite faire rédiger à Svetlana Allilouyeva ses mémoires (télégramme du 14.3.1967). Elle ignore qu'un manuscrit existe déjà.

Loin derrière, avec sa promesse de garantie à 100'000 dollars et une répartition des gains 50/50, sort du bois l'éditeur zurichois d'origine hongroise, Ferenczy Verlag... Flairant le bon coup, prêts à mettre la main à la poche, les éditeurs usent de périphrases obséquieuses pour prouver leurs bonnes intentions. Les enchères grimpent! La directrice des Editions Bucher Publishing Company à Lucerne présente une offre «bien-au-dessus de 500'000 dollars» au nom de l'éditeur new-yorkais McGraw-Hill, qui «n'hésitera pas à augmenter encore cette offre» car il souhaite acquérir les droits de toute publication dans le monde entier, tandis que la maison d'édition Bucher se contenterait de gérer les droits pour l'Allemagne.



Lettre d'Alice Bucher à Svetlana Allilouyeva pour lui présenter une offre d'édition de son manuscrit à plus de 500'000 dollars.

De nombreuses autres propositions parviennent à Svetlana de toutes parts, comme celle du *Sunday Times*, à Londres, qui souhaite «qu'elle écrive ses mémoires». Il faut comprendre qu'aucun de ces éditeurs ne sait qu'elle a déjà un ouvrage tout prêt à être publié.



Offre du «Sunday Times» pour la publication des mémoires de Svetlana Allilouyeva.

Certains n'y vont pas par quatre chemins: le directeur de la filiale européenne du grand groupe américain The Hearst Corporation se fait insistant, arrose de lettres et de références les autorités suisses, dans l'espoir de décrocher une entrevue avec Svetlana.

Svetlana_4sur7_HearstCorporation_jce

AFS - Berne

The Hearst Corporation tente de décrocher une entrevue avec Svetlana Allilouyeva (lettre du 13.4.1967 à Antonino Janner).

En réponse à toutes ces offres, Svetlana fait parvenir à son avocat new-yorkais une liste d'éditeurs qui lui paraissent intéressants. En fait, l'éditeur a été choisi en amont par George F. Kennan en concertation avec son ami l'avocat Edward Greenbaum; en effet, la maison d'édition new-yorkaise Harper & Row, qui sera finalement retenue, est aussi l'un des gros clients du cabinet d'avocats Greenbaum, Wolff & Ernst...

Le mieux serait que la visite de Kennan en Suisse passe inaperçue.

Cet interventionnisme américain transparaît dans la [note secrète déjà citée](http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/dodis-33322.pdf) (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/dodis-33322.pdf>): «Concernant le choix d'un éditeur, le prof. Kennan a recommandé à Svetlana de se décider pour Harpers & Row, au moins pour l'édition en anglais, et de laisser aux avocats le soin de conclure d'autres contrats pour les publications en d'autres langues.»

Quand Georges F. Kennan est dépêché en mission secrète en Suisse pour «conseiller» la citoyenne soviétique dans ses démarches éditoriales, il sait donc pertinemment ce qu'il a à lui proposer. L'enjeu consiste à lui donner l'impression qu'elle a le choix, sans brusquerie. A vrai dire, il s'agit aussi

de la tirer de la situation de clandestinité où elle se trouve en Suisse: aucun pays n'est prêt à lui accorder l'asile politique, quand bien même les Etats-Unis se sont engagés auprès des Suisses à trouver une solution.

Les deux affaires vont de pair: l'acquisition des droits d'édition de son manuscrit entraînera le règlement de son cas politique aux yeux des gouvernements impliqués dans la Guerre froide. Cette condition apparaît très clairement dans le récit que fait Svetlana de sa première rencontre avec Kennan en Suisse, le 24 mars 1967: «Si je tiens à aller en Amérique, et non dans un pays d'Europe, il a déjà un éditeur éventuel.» (*Une seule année*, p. 191)

Le gouvernement américain prépare donc sa venue aux Etats-Unis, mais veut s'assurer des intentions de la transfuge et éviter tout impair diplomatique avec l'URSS. Par conséquent, le mieux sera que la visite de Kennan en Suisse passe inaperçue: «En accord avec le Département d'Etat, rapporte Antonino Janner, il ne rencontrera que des officiels suisses et évitera tout contact avec l'ambassade américaine». Pour éviter d'être repéré, il prendra un avion de New York qui atterrira à Milan; puis rejoindra la Villa Serbelloni à Bellagio, dans la province de Côme en Lombardie. Il pourra ensuite se rendre par ses propres moyens à Lugano où Janner le «cueillera» pour le conduire à Cavigliano, commune du Tessin, près de Locarno, afin de mener les premières discussions.

Autre indice de l'interventionnisme américain, George Kennan fait parvenir aux autorités helvétiques une justification pour le cas où sa présence en Suisse serait découverte. Antonino Janner le relève dans son rapport secret: «Le séjour de Kennan en Suisse dût-il être révélé, il serait maladroit, de son avis et de celui des Américains, de nier le rapport avec Svetlana. Dans ce cas, il ferait une déclaration.» Cette déclaration, conservée dans les Archives fédérales suisses, est la suivante (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/P1000476.jpg>): «Quand j'ai pris conscience de la situation, j'ai dit au gouvernement américain que je serais prêt à aider, de quelque manière que ce soit, dans la mesure de mes moyens, et cette offre a été acceptée. Svetlana a été consultée et elle a convenu qu'il serait utile pour elle de me rencontrer pour une discussion à propos de ses plans d'avenir. Je pense que vous connaissez tous suffisamment mon parcours pour en déduire que mes motivations sont purement humanitaires.»

L'art de la diplomatie s'exerce pleinement dans cette situation: il consiste à modifier de menus détails significatifs, mais sans mentir sur la ligne générale. Nous avons vu que George Kennan et le Département d'Etat restaient en relation. Et Svetlana n'a jamais été consultée pour donner son avis sur la venue de Kennan en Suisse, elle en a été informée seulement, d'après son propre témoignage: «Janner me téléphone comme d'habitude

pour me demander de mes nouvelles et me dit qu'il a une bonne nouvelle pour moi: George Kennan arrive la semaine prochaine. Je réponds que je ne sais pas qui c'est. Janner en paraît étonné: – Kennan a longtemps vécu à Moscou, il y était ambassadeur des Etats-Unis! C'est un grand honneur et une grande chance pour vous de rencontrer cet homme. Il est de ceux qui connaissent le mieux la Russie. Je vous apporterai ses livres.» (*Une seule année*, p. 171)

**«Sa présence serait à même de
troubler les bonnes relations qui
existent entre l'URSS et la
Suisse.»**

Récapitulons. Du 22 au 27 mars 1967, Georges Kennan réside secrètement entre l'Italie et la Suisse pour suggérer à Svetlana de choisir l'éditeur Harper & Row et discuter des conditions d'octroi du visa américain. Svetlana le rencontre deux jours d'affilée, les 24 et 25 mars.

Puis les avocats entrent en lice. Le 29 mars, Svetlana signe deux procurations conférant tout pouvoir aux avocats américains choisis par Georges Kennan pour traiter des questions relatives à son manuscrit, ainsi que des conditions d'octroi de son visa américain.

Le 31 mars, l'avocat Greenbaum, de retour à New York, écrit à Svetlana (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/lettre-Greenbaum.jpg>) pour lui annoncer qu'il négocie avec l'éditeur « dont il lui a déjà parlé » (Harper & Row). Elle avouera plus tard n'avoir rien compris aux tractations financières et juridiques qui en découlaient. Tout ce à quoi elle aspirait était de ne plus retourner en URSS et d'être libre de publier son ouvrage.

La partie n'est pas encore gagnée pour les Américains. La traductrice désignée du manuscrit, Priscilla Johnson-McMillan est envoyée entre-temps en Suisse pour rencontrer Svetlana Allilouyeva, entre le 9 et le 12 avril 1967. Le 10 avril 1967, l'avocat Greenbaum écrit (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/P1000399.jpg>) aux autorités helvétiques que le professeur Kennan a entendu parler d'un écrivain nommé Isaac Don Levine (https://en.wikipedia.org/wiki/Isaac_Don_Levine) «qui prévoit de rencontrer notre amie le 13 avril»: «Le professeur Kennan m'a demandé de vous dire qu'à son avis Levine ne devrait pas être autorisé à la voir.»

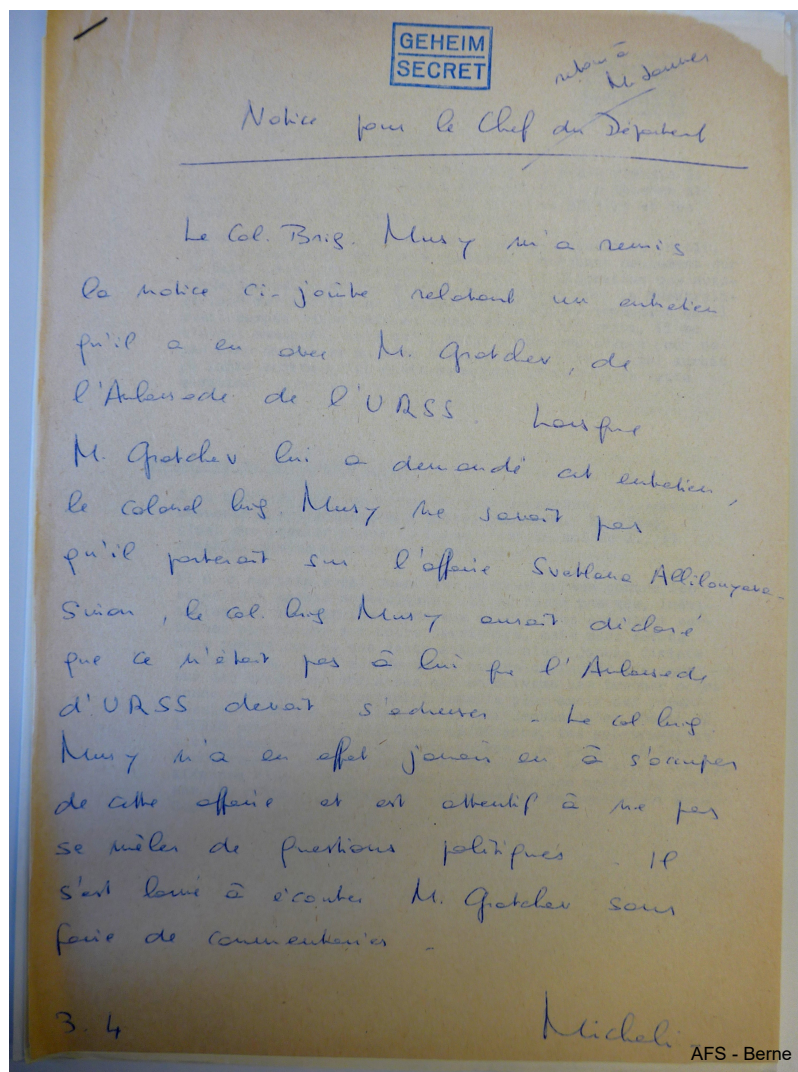
Don Levine avait effectivement envoyé le 8 avril aux autorités suisses une lettre (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/P1000542.jpg>) à l'intention de Svetlana, pour susciter une rencontre. On devine un personnage à l'esprit rocambolesque, quelque peu envieux des secrets d'Etat: il fournit toute une documentation sur son compte à l'usage des autorités et dit que Svetlana pourra le contacter en PCV ou par l'intermédiaire des autorités. Il déclare que sa visite en Suisse n'a pas pour but d'engager Svetlana dans des négociations financières – à propos de ses mémoires – pourtant Levine revient à la charge le 14 avril dans une autre lettre (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/P1000540.jpg>) où il annonce qu'il représente désormais «Doubleday & Co, la plus grande maison d'édition aux Etats-Unis, pour faire une offre fabuleuse [à Svetlana] pour tous les droits d'édition à travers le monde, en un seul package». Mais le fonctionnaire suisse en charge de l'affaire, Antonino Janner, suit le conseil des Américains et leur répond le 14 avril (<http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/P1000398.jpg>) qu'il a «invité Levine à s'abstenir de provoquer un rendez-vous.»

A noter que les autorités helvétiques sont embarrassées par ces négociations entreprises par les Américains sur leur territoire. Les Suisses ne s'en mêlent pas, se contentant de jouer un rôle d'intermédiaire. Ils ont néanmoins posé leurs conditions: Svetlana est autorisée à négocier librement des contrats d'édition, à la seule condition que son manuscrit ne soit pas publié en Suisse ni ailleurs avant son départ du territoire helvétique.

Les services spéciaux soviétiques se joignent aussi à la partie. Ils tentent de faire pression sur les Suisses: le 31 mars, Alexandre Gratchev, deuxième secrétaire auprès de l'ambassade de l'URSS à Berne, s'entretient avec le colonel brigadier Pierre Musy, chef de la subdivision renseignements et sécurité de l'Etat-major général suisse. Le gouvernement soviétique préférerait à tout prendre que la fille de Staline obtienne l'autorisation de vivre en Suisse, plutôt que de partir pour les Etats-Unis. Il serait mieux encore «que le gouvernement suisse exerce son influence» pour lui faire comprendre que «la seule solution raisonnable, c'est qu'elle rentre en URSS.» Car «sa présence prolongée ou définitive dans notre pays serait à même de troubler les bonnes relations qui existent entre l'URSS et la Suisse», rapporte Musy dans sa note secrète (http://8798-presscdn-0-14.pagely.netdna-cdn.com/wp-content/uploads/2015/08/Svetlana_4sur7_Musy_Rogov_rens_jce.pdf) destinée aux autorités.

L'affaire est si sensible, durant les négociations fébriles qui se jouent entre les Américains et Svetlana Allilouyeva, que Pierre Micheli, secrétaire

général du Département politique fédéral, transmet la note du colonel Musy au chef du département, Willy Spühler, précisant que le colonel Musy n'aurait pas accepté l'entretien avec l'agent soviétique s'il avait su que ce dernier lui parlerait de Svetlana. «Le col. brig. Musy n'a en effet jamais eu à s'occuper de cette affaire et est attentif à ne pas se mêler de questions politiques. Il s'est borné à écouter M. Gratchev sans faire de commentaires.»



Note secrète de Pierre Micheli au conseiller fédéral Willy Spühler concernant l'entrevue du colonel brigadier Musy avec un agent soviétique.

«Dès que les papiers importants furent signés, je fus autorisée à rencontrer Emmanuel d'Astier et sa femme.»

Les tensions ne s'apaisent que le 14 avril 1967. Ce jour-là, les avocats américains, munis de la procuration signée par Svetlana, concluent un

accord d'édition formel avec l'éditeur new-yorkais Harper & Row.

Svetlana reçoit l'assurance qu'elle pourra aller vivre aux Etats-Unis. La date de son départ de Suisse est fixée au 21 avril. Plus rien ne s'oppose, du point de vue des Américains, à une rencontre avec Emmanuel d'Astier, qui patiente déjà dans la demeure des Blancpain. La rencontre avec l'écrivain français aura lieu dès le lendemain.

Vingt ans plus tard, dans un livre où elle retrace en détail le cheminement de son manuscrit, Svetlana confirmera ce scénario: «Dès que les papiers importants furent signés, les avocats repartirent pour les Etats-Unis. Je fus autorisée à rencontrer Emmanuel d'Astier et sa femme, qui attendaient déjà dans la maison de sa nièce, près de Fribourg» (Svetlana Allilueva, *The Faraway Music*, Lancer International, 1984).

Certes, elle s'illusionne sur le fait que ses problèmes sont définitivement réglés, car elle n'a reçu qu'un visa touristique de non-immigrant, valable six mois et renouvelable. Ce qui n'est pas synonyme d'asile politique. D'ailleurs, ce ne sera qu'au bout d'un an qu'elle obtiendra l'autorisation de rester en Amérique en tant qu'immigrée: sur sa *green card*, son arrivée est datée de juin 1968 – une façon de ne pas reconnaître sa qualité de réfugiée politique pour éviter de péjorer les relations avec l'URSS. Nous sommes effectivement en pleine période de négociations américano-soviétiques sur la question de la limitation des missiles intercontinentaux...

**«Je venais en Suisse pour la
dissuader de se rendre aux Etats-
Unis.»**

Quand Svetlana rencontre Emmanuel d'Astier chez les Blancpain, à Fribourg, l'affaire est donc pliée. Mais ce dernier semble encore nourrir des espoirs comme en témoigne Svetlana Allilouyeva dans son autobiographie *Une seule année*:

«Dans les derniers jours, Liouba et Emmanuel d'Astier – les seules personnes que je connaissais déjà en Europe – étaient venus à Fribourg. Je suis allée les voir chez leur nièce. Ce fut une réunion bruyante, où l'on parlait à la fois le russe, le français et l'anglais. Le salon était plein de monde, les questions fusaient de toute part, je n'avais pas le temps d'y répondre, car déjà on m'en posait d'autres, oubliant les précédentes, tant il y avait de choses que l'on voulait savoir. Il m'était pourtant clair que d'Astier avait déjà un plan tout prêt à me proposer. Ce plan consistait en ceci: ne pas aller aux USA ("vous échangerez une prison contre une

autre”), différer d’un an la publication du livre (“en ce moment, cela risque de provoquer une vive réaction de la part du gouvernement soviétique”) et rester en Suisse (“vous pouvez compter sur l’hospitalité de ma nièce”) Je l’en remerciai, mais lui expliquai néanmoins que je voulais, avant toute chose, faire paraître mon livre, que j’avais déjà mon visa pour les Etats-Unis, et que je me fichais éperdument de la “réaction” du gouvernement soviétique, ayant définitivement rompu tant avec celui-ci qu’avec l’Union soviétique en général.»

Il n’est donc pas exclu, comme le soupçonnaient les Américains, qu’Emmanuel d’Astier ait eu en tête de faire éditer le manuscrit sous ses auspices en Europe. Singulièrement, il n’évoque pas publiquement cet intérêt. Dans le mensuel *L’événement* du mois de mai 1967, il relate lui aussi sa rencontre avec Svetlana Allilouyeva chez les Blancpain. Sur la question du manuscrit, il ne produit qu’une seule phrase où l’on devine la déception: «Peut-être ce premier livre de souvenirs qu’elle a déjà envoyé en Amérique l’a-t-il délivrée?»

Son autre souhait, clairement exprimé celui-ci, n’aboutira pas davantage: «Je venais en Suisse pour revoir Svetlana, écrit-il, une amie, une personne, pour la dissuader de se rendre aux Etats-Unis.» Et plus bas: «Nous nous chamaillons sur son départ pour l’Amérique» (*L’Evénement*, mai 1967).

Svetlana a porté un jugement ambivalent sur l’attitude de ses amis français. Dans son autobiographie *Une seule année*, elle relève à deux reprises que ses demandes d’assistance à ceux-ci sont restées lettre morte, quand elle se trouvait en difficulté en Inde, ne sachant comment fuir l’Union soviétique ni où aller sans visa valable: «J’écrivis à Liouba Krassine, la femme d’Emmanuel d’Astier que j’avais rencontrée trois fois à Moscou. Je lui écrivis en russe, lui disant que je me trouvais en Inde, que je ne voudrais pas retourner en URSS, et je lui demandais s’il était possible d’éditer le livre à l’étranger [...]. Un télégramme très bref arriva quelques jours plus tard [...] suivi d’une lettre de Liouba en russe, me disant qu’elle me comprenait très bien. Sa lettre ne contenait aucun conseil pratique. Pouvais-je me confier à des gens que je connaissais à peine?»

Une deuxième réponse la fait rire jaune: «Un télégramme de Liouba d’Astier m’attendait: “Serions heureux de vous voir à Paris”. Je ne pus m’empêcher de rire: on pouvait aussi bien m’inviter sur la Lune...» Et elle ajoute, fière: «C’est à Delhi que j’ai moi-même fait le pas décisif. Personne ne m’a aidée ni conseillée, et nul ne savait ce que je faisais.» A ce moment-là, Svetlana sait déjà parfaitement qu’elle ne confiera pas son manuscrit à Emmanuel d’Astier. Cela ne l’empêche évidemment pas d’éprouver de la sympathie pour celui-ci. Mais Emmanuel d’Astier n’avait semble-t-il pas les moyens d’aider la Russe à faire choix des circonstances

qu'elle ne maîtrisait pas elle-même, jouet d'intérêts internationaux plus puissants.

Selon François-Dominique Blancpain, fils de Claude et Bertrande Blancpain, qui ont permis la rencontre de Svetlana Allilouyeva et Emmanuel d'Astier dans leur demeure: «Emmanuel voulait qu'elle reste en Suisse ou qu'elle vienne en France. Il était convaincu qu'elle se perdrait en allant aux Etats-Unis. Comme il avait des bonnes relations avec le général de Gaulle, il avait cru que rien ne s'opposerait à ce qu'elle trouve asile en France. Mais l'opération a échoué.» Rappelons qu'Emmanuel d'Astier fut proche du général avec qui il partagea des faits de résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale; il le conseilla pour les affaires soviétiques de la fin des années 1950 au début des années 1960.

Il faut dire que George Kennan et les avocats américains ont été particulièrement efficaces dans cette affaire. Ils ont été secondés par des avocats suisses, chargés du volet helvétique des questions juridiques. Svetlana Allilouyeva a en effet reçu quelque 1,5 million de dollars en échange des droits d'édition. Argent qui est passé par la Suisse, comme on le verra lors du prochain épisode.

Le journal *L'Événement* et l'émission *Le Quart d'heure*

L'Événement était un mensuel politique, social et culturel atypique, fondé et inventé par Emmanuel d'Astier de la Vigerie. Il paraît entre février 1966 et juin 1969. La ligne éditoriale «gaulliste-tiers-mondiste», plus militante que journalistique, donne une grande place à l'étranger et reflète l'esprit anticonformiste d'Emmanuel d'Astier. Le journal soutient la révolte de Mai 68 mais l'équipe et les lecteurs se divisent; il ne survivra pas à la mort de son fondateur.

L'émission *Le Quart d'heure* a été créée en 1966 par Emmanuel d'Astier; elle est diffusée sur l'ORTF pendant presque deux ans, Emmanuel d'Astier y apparaît tous les mois pendant un quart d'heure et commente en toute liberté des thèmes de l'actualité.